

LA COMMUNICATION INTERSUBJECTIVE ET L'IMAGINAIRE LINGUISTIQUE¹

Abstract: Splitting the personality from the context, even if in an informal, non-structured situation, is impossible, while the behaviour stability vs. the behaviour instability are even more obvious in the case of symbolic interactions, among which the language is the most important one. It records only the most frequent phenomena, being incapable of naming what is unique or particular. The conscious or unconscious distortion of a message places the recipient in an emotional state of uncertainty that may go from sadness to deep anxiety. The deliberate elusion of the psychopathological terminology – having the explicit role of distracting the patient's attention from his/her personal troubles, breaking thus the contemplation of one's own suffering- is not an universally accepted technique; the strategic therapy, for example, focuses exclusively on the symptomatic behaviour that needs to be changed, keeping, however, the linguistic expression of the suffering in the terms suggested by the patients. From a therapeutic perspective, ignoring the linguistic expression of a symptom the consequences of which are unpredictable, is thought to be inefficient: once accepted, it has to be integrated in a new interpersonal system, the change of the context engendering the change of the message unconsciously spread by the patient: isolation, as primordial pathogenous source and, implicitly, the refuse of the intersubjective communication, have a high self-destructuring potential.

Keywords: behaviour stability, pathologic communication, symbolic interaction, verbalization of the suffering, transactional analysis.

Si on admet, d'une part, la prémisse lacanienne de la structure linguistique de l'Inconscient, et d'autre part, le postulat d'Eric Berne, le père de l'Analyse Transactionnelle, selon lequel la Créativité et l'Inconscient sont consubstantiels, car appartenant au même étage de la structure tripartite de la personnalité, on peut alors mettre en équation linéaire tous ces trois termes définitoires du psychisme: Langage, Créativité et Inconscient. Conformément à la théorie des systèmes, la moindre perturbation d'un élément amène au trouble du système entier; dans le système de la personnalité humaine, la destructuration du Langage relève le court-circuit de tout le système, avec des implications directes sur le clivage Conscient/Inconscient. Peut-on donc définir la Créativité en termes de pathologie *sui generis* du Langage, plus rare et moins déchiffrable que toute autre maladie, mais également édifiée sur la souffrance, le déséquilibre du système en ensemble? S'il est vrai que *le problème* n'est que *l'opportunité de devenir créatif*, alors le postulat de la Programmation Neuro-Linguistique, Grinder et Bandler est-il, ici aussi, vérifiable : *Il n'y a pas d'échec, il n'y a que du feed-back*. C'est-à-dire, notre cerveau utilise le résultat indésirable comme information d'autorégulation, de correction; l'échec ne représente donc plus qu'une modalité de définir l'insuccès, l'inacceptable, et contient la moitié de la réponse, de la résolution. Quels seraient-ils les points de connexion à partir desquels l'expression non verbale, pré-linguistique, universellement humaine de la douleur s'articule, pour devenir *cri* ou *création*?

Quoique certains théoriciens de la communication séparent abusivement le langage de la personnalité, et la structure de la personnalité du contexte, en éludant le fait que celle-ci constitue justement le support fondamental du langage, d'autres chercheurs, parmi lesquels le psychologue américain Gordon Willam Allport, souligne, par contre, l'impossibilité d'une personnalité extracontextuelle; l'impulsion de la situation, affirme

¹ Doina Mihaela Popa, Université „Petre Andrei”, Iași, Roumanie, doinamihaelapopa@yahoo.fr.

Allport, est tellement puissante, qu'on doit concevoir la personnalité comme une entité mobile, comme un système complexe de séries potentielles de comportements individuels provoqués par des conditions physiques, sociales et culturelles qui l'entourent à tout moment (G.W.Allport, 1991). Lorsqu'il analyse le rôle des traits de personnalité dans le contexte situationnel de la communication intersubjective, Allport relève leur influence, qui accroît dans les situations informelles, nonstructurées, où la consigne du groupe consiste plutôt dans une discussion libre, et baisse au cas d'une action extralinguistique, plutôt mécanique. Les facteurs situationnels déterminants sont les plus importants là où les obligations et les rôles sont nettement prescrits, tandis que les facteurs personnels déterminants sont plus importants là où la tâche est plus libre, plus ouverte et plus créative. Selon Allport, le poids des facteurs de la personnalité dépend donc de la nature verbale ou non verbale de l'interaction, la première amplifiant le rôle des traits personnels, la deuxième diminuant nettement ce rôle. A.S.Couch (*Psychological determinants of interpersonal behavior*) reprend la même thèse, en démontrant expérimentalement que la position d'une personne dans le groupe et ses relations avec les autres membres du groupe dépend directement des traits mesurés, parmi lesquels: l'anxiété, l'expression extravertie de l'émotion, l'agressivité, le conformisme autoritaire, l'optimisme et, *last but not least*, la créativité et l'imagination.

La prémisse d'une stabilité comportementale dans la situation de l'interaction symbolique, indépendante de celle uniformizatrice/grégaire, ne fait que renforcer la métaphore ionescienne de la rhinocérisation, comme parodie tragique de la massification: l'écroulement humain est directement proportionnel à la destructuration du langage, et le trouble de la relation de communication entraîne la souffrance et l'aliénation. Le fait que la psychopathologie se définit en termes de perturbation relationnelle et communicationnelle n'est plus depuis longtemps surprenant: si on ouvrait n'importe quel manuel de psychiatrie, on trouverait des termes tels que « illusion », « délire », « hallucination », « fuite d'idées », « dissociation », « retard mental », « exaltation », « mutisme » et bien d'autres qui renvoient explicitement aux troubles du langage; tous ces termes impliquent la déformation perceptive, le brouillage de la transmission du message, ou même sa métamorphose dans un tas de sons inintelligibles. La plupart des psychothérapeutes savent bien que leurs patients n'ont aucune chance de réhabilitation à l'extérieur d'une relation sociale déterminée; le contact avec d'autres êtres humains étant, par lui-même, thérapeutique; tout en analysant les événements qui interviennent au cadre d'une situation sociale comme la diade patient/médecin, on peut très bien classer ces rituels interactionnels dans le domaine de la communication, celle-ci offrant, de la sorte, à la psychothérapie, tous ses éléments spécifiques comme tant d'outils thérapeutiques efficaces.

Le même rôle de la communication dans la structuration identitaire est abordé par Gregory Bateson dans une étude épistémologique dédiée à la "pensée psychiatrique"; dans l'hypothèse inédite du langage psychiatrique, il dénonce la richesse du lexique décrivant le pathologique en vif contraste avec la pauvreté du vocabulaire concernant l'état de bien-être, de santé et d'équilibre; selon Bateson, les phénomènes pathologiques sont, dans la perspective psychiatrique, plus générales et plus répétitifs que les aspects de la normalité, la langue ne fait qu'enregistrer, comme d'habitude, les phénomènes fréquents en dépit des phénomènes accidentaux.

Tout en extrapolant son observation à l'ensemble du langage, et à la théorie générale des systèmes, l'auteur définit les organismes vivants comme de "entités autocorrectrices" et fait avancer l'idée que l'individu a surtout besoin des informations capables d'offrir des données sur ses propres erreurs d'adaptation et sur les conditions de la

réalité extérieure qui menacent sa survie ou provoque son discomfort: dans tous les domaines de la vie humaine, il y a un vocabulaire extrêmement riche et nuancée pour décrire les désirs, les insatisfactions, les déplaisir, les peurs et les troubles: le langage décrit également abondamment le moyen de correction (réel ou simplement désirable, fictif) de ces gênes ou crises existentielles. Mais, dans n'importe quel secteur quotidien, il manque complètement ou il est très réduit le vocabulaire d'ensemble qui exprime les états de calme, de satisfaction, de détente, les mots qui décrivent les conditions satisfaisantes, d'équilibre avec le monde extérieur. On enregistre, transculturellement, une multitude d'expressions et métaphores concernant l'excès thermique, par exemple, positif ou négatif, mais, pour exprimer le fait que la température du corps et/ou du milieu est justement celle adéquate, il y a trop peu de mots.

Cette généralisation apparemment exagérée est, pourtant, psychanalytiquement pertinente; l'extension des observations au langage quotidien est soutenable par l'hypothèse freudienne selon laquelle la communication intersubjective remplit la fonction nettement cathartique d'abréaction*, comme déchargement des tensions intrapsychiques (fonction subordonnée par Sigmund Freud au principe du plaisir), ce qui expliquerait la prédominance du lexique quotidien recouvrant un champ sémantique consacré davantage à la description du pathologique, du discomfort, du malheur, de l'angoisse et de l'anxiété; comme on le sait, tous les contes finissent avec l'achèvement des malheurs des personnages, soit-il biologiquement, naturellement - par la mort-, soit par l'accès au bonheur, perçu comme dépourvu d'intérêt narratif ("no news, good news!"/"pas de nouvelles, bonnes nouvelles!"): l'intervalle post-happy-end, fastueusement célébrée, n'est plus linguistiquement descriptible ("și au trăit fericiți până la adânci bătrâneți/ et ils ont vécu heureux jusqu'à la fin de leurs jours") car le bonheur n'a pas d'histoire, ce que Tolstoi exprimait remarquablement dans la première phrase du roman *Anna Karenina*: « Toutes les familles heureuses se ressemblent. Mais chaque famille malheureuse est malheureuse à sa manière. »

Cependant (J. Zeig, *Brief Therapy. Myths, Methods and Metaphors*) la valeur thérapeutique, « nutritive » du langage reste incontestable; l'hypnothérapeute américain Milton H. Erickson demeure célèbre par le talent de contaminer ses patients dépressifs voire suicidaires de la vitalité transmise sous hypnose justement à travers des contes et métaphores thérapeutiques sanogènes, dont la structure linguistique était abondamment tissée d'états désirables, de bonheur, exubérance et plénitude. En ce qui concerne la langue de spécialité du domaine strictement psychiatrique, responsable de l'inventaire, de la classification minutieuse des divers types de pathologies, l'observation de Gregory Bateson n'est que tautologique; d'autre part, l'antipsychiatrie (doctrine qui repousse le concept de maladie mentale, considérée comme réification des effets de l'emploi abusif de la violence symbolique, propre aux sociétés industrielles et qui met en question les principes fondamentaux de la psychiatrie classique) ou la psychothérapie argumentent le contraire, considérant, conformément au principe de la rétroaction – de l'effet produisant sa cause - que la simple mention du symptôme finit par le provoquer; des thérapeutes comme J. Haley, M. Erickson définissent le symptôme tel un "contrat entre des personnes qui se trouvent en relation", remplacé, ultérieurement par un autre type de contrat, celui thérapeutique; la relation dépasse en importance le contenu. Attirer l'attention sur le contenu relationnel du symptôme psychique et le considérer comme une forme inadéquate de rapport entre

* Mécanisme psychique de décharge, permettant au patient d'élibérer le poids de l'événement traumatique pathogène.

l'individu et son milieu social marque un point de repère dans la psychopathologie contemporaine: le passage de l'individu à la diade fait annuler partiellement la terminologie psychopathologique. Et si, pour expliquer les problèmes de la formation du symptôme, on passe à l'étude du système diadique, alors on arrive au domaine de la communication interpersonnelle, dont la description doit contenir les termes du comportement communicatif entre deux ou plusieurs personnes (D. Gogleaza, 2002).

Lorsqu'il aborde l'impact d'une information confuse sur l'individu, P.Watzlawick souligne en *How real is real? Communication, Disinformation, Confusion* que la survie même des êtres humains dépend de l'information "convenable ou non pas convenable" que ceux-ci réceptionnent du milieu; dans « l'immense réseau de messages » qu'est le monde – selon la définition de N.Wiener – la perturbation d'un seul message peut entraîner d'imprévisibles catastrophes individuelles ou collectives; c'est l'échange de tels messages qui forme ce qu'on appelle communication. Le brouillage conscient ou inconscient d'un message met le destinataire dans un état d'incertitude, de confusion émotionnelle, qui peut aller, selon les circonstances, de la simple tristesse à l'angoisse profonde. Au cas des relations et interactions humaines il est très important de faciliter la compréhension et de réduire la confusion (P. Watzlawick, 1978). Mais pas tout le monde est d'accord avec la technique de l'effacement prémédité et systématique – au cadre du dialogue psychiatrique – de la terminologie psychopathologique – avec le rôle précis et explicite de détourner l'attention du patient de ses propres troubles, pour interrompre l'autocontemplation de la souffrance; c'est le cas de la thérapie stratégique, qui fait concentrer son intervention exclusivement sur le comportement symptomatique à changer, mais en gardant l'expression linguistique de la souffrance dans les termes du patient; la verbalisation exacerbée de ses propres traumatismes est non acceptée par le thérapeute, mais aussi reformulée, encouragée, même prescrite; la méthode n'est point nouvelle, elle est attribuée au fameux médecin de l'Antiquité, Avicenne. Du point de vue thérapeutique, on considère inefficace le fait d'ignorer l'expression linguistique d'un symptôme dont les conséquences sont imprévisibles: mais une fois accepté, celui-ci doit être intégré dans un nouveau système intersubjectif, le changement du contexte entraînant le changement du message inconscient du patient. D'autre côté, l'isolement, comme source pathogène primordiale et, implicitement, le refus de la communication interpersonnelle sont dénoncés par la plupart des membres paloaltistes, et, ultérieurement, par Eric Berne, le père de l'Analyse Transactionnelle (méthode psychothérapeutique initiée en 1961, aux Etats Unis, par Eric Berne, auteur de *Transactional Analysis in Psychotherap*, et fondamentée sur l'analyse des relations interindividuelles au cadre du contexte social), comme ayant un très haut potentiel auto-destructif. E. Berne est, également celui qui, en 1975, en *Games people play*, introduit le terme ambivalent de *stroke*, ou "calorie psychologique", définit comme unité indivisible de la transaction, et désignant tout acte verbal ou non verbal, qui implique la reconnaissance de l'altérité. Tout comme Gregory Bateson, E.Berne soutient qu'on doit préférer une conversation anodine, voire conflictuelle, à l'absence de toute interaction; même avec les personnes qu'on connaît très peu nous préférons lier une conversation banale, que d'accepter le message implicite du silence et du refus de la communication: ce message provoquerait l'angoisse, car supposant le repoussement. E. Berne insiste sur ce sens lorsqu'il propose le terme intraductible *stroke*, qui désigne, en anglais, simultanément, coup et caresse. Sa valeur de survie est richement détaillée en *Games People Play*, ou l'auteur évoque la constatation de R. Spitz concernant la déprivation affective à long terme des petits enfants et sa corrélation avec le déclin psychique et physique irréversible (un phénomène semblable est observable aux adultes déprivés sensoriellement). Toutes ces

observations laissent penser que les plus favorisés formes de stimulus sont les formes générées par l'intimité physique; par extension, les *strokes* peuvent être employés dans le langage quotidien pour désigner tout acte qui implique la reconnaissance de la présence d'autrui, un échange de *strokes* constituant une transaction - unité minimale de l'interaction sociale (E. Berne, 1975). René de Lassus résume cette théorie de Berne à l'assertion apparemment choquante selon laquelle il est préférable de recevoir des stimulus négatifs (des coups, par exemple), que de ne recevoir aucun stimulus (R. Lassus, 2000).

Dans son livre *Que dites-vous après avoir dit bonjour?* (Berne, 2003) définit l'existence même comme recherche de *strokes*, et l'organisation sociale comme succession de moyens qui leur organise la production et la distribution.

Dans l'absence des *strokes*, les individus sont obligés d'accepter et d'offrir des stimulus symboliques, comme le langage (S. Freud avait utilisé, dans ce sens, le terme de *sublimation*, tandis que A. Adler, celui de *compensation* et de *surcompensation*), ou des *strokes* négatifs. Lassus propose d'ailleurs un diagramme des différents types de *stroke*, selon leur contenu de "calories". A ce type de taxonomie on peut ajouter d'autres, comme, par exemple, celles centrées sur: 1. la nature du message: verbal/non verbal, 2. la qualité du message: positif/négatif, 3. la nature de la relation entre les partenaires: conditionnées/non-conditionnées (A. Nuta, 2000); toute transaction suppose un échange de *strokes* verbaux (renseignements sollicités ou reçus, souhaits, formes de salut ou malédictions, conversations intimes ou officielles, disputes etc.) ou non verbaux (caresses, sourire, embrassements, coups, lutte corps-à-corps, etc.), la plupart des interactions, impliquant, en fait, les deux formes – à l'exception des discussions téléphoniques sans vidéophone. On peut, aussi, parler de: a. *strokes* conditionnés positifs: "tu as bien réussi!", "je suis content que tu me dises cela!" etc.; b. *strokes* non-conditionnés positifs: "je t'aime", "je suis heureux de te voir", "je pense à toi" etc.; c. *strokes* conditionnés négatifs: "tu m'énerves si tu parles comme ça!", "je déteste ta robe !" etc. d. *strokes* non-conditionnés négatifs: "je te déteste", "t'es irresponsable" etc.

L'interdépendance entre la structure de la personnalité et la structure du langage reste une préoccupation constante au cadre des recherches des linguistes et des psycholinguistes. L'analyse transactionnelle, comme théorie interactionniste de la communication (J. Lohisse, 2002) permet l'analyse des ressorts psycholinguistiques qui structurent les relations interpersonnelles; à l'intérieur de ces relations, les messages sont, parfois, saturés de sens ambigus ou contraires, qui renvoient à une véritable pathologie de la communication. Exprimer ses émotions, au cadre de l'interaction quotidienne, suppose souvent un jeu psychologique intenable, dans lequel chaque individu désire structurer ses relations avec l'altérité à travers une série de transactions indirectes, voire cachées, dont l'objectif inconscient est celui d'obtenir un avantage sur le partenaire (J. Lohisse, 2002).

Du point de vue de la pathologie de la communication, la réception précoce d'un double langage par l'enfant présente une importance et un danger extrêmes par la toxicité des injonctions véhiculées, verbales ou non verbales; Bob et Mary Guilding, en *Progress in group and family therapy*, ont analysé ensemble les manières à travers lesquelles les parents, le plus souvent bien intentionnés, transforment le destin de leurs enfants en leur imprimant une conduite d'échec (R. Lassus, 2000) seulement à travers des messages ambivalents qui ne font que projeter linguistiquement en extérieur leurs frustrations et leurs phantasmes présentes ou passées. Bien avant de maîtriser et d'utiliser lui-même le langage, l'enfant fait décodifier très correctement les messages toxiques des adultes et leur émotion négative aux termes des signaux non-verbaux (Françoise Dolto, 1989); si les adultes complètent ce type d'interaction avec des modèles de violence symbolique, physique ou

sexuelle, ou par leur simple absence, alors le message déchiffré par les enfants sera celui de l'inutilité, de l'indésirabilité de toute leur existence infantile.

Un autre problème central de la psycholinguistique est, certes celui de la communication des émotions et de son rapport à la personnalité. Nous avons tous des émotions, et nous savons très peu sur ce qu'est une émotion, car il est difficile, même pour les psychologues spécialistes, d'en trouver une définition qui ferait l'unanimité. Nous communiquons ces émotions aux autres, volontairement ou involontairement, par l'expression du visage, mais aussi, comme dans le cas déjà mentionné, par le simple ton de la voix: la voix tremble d'émotion dans la tristesse ou la peur, l'intonation devient plus vive dans la joie, on parle plus fort quand on est en colère, etc. L'émotion accompagne le langage, elle est langage; toute forme de communication sert à exprimer l'émotion: non seulement le langage communique nos émotions aux autres, mais il les clarifie également pour nous-mêmes; sans l'aide du langage pour nommer les émotions, les catégoriser, nous ne savons pas quelles émotions nous éprouvons. Depuis plus de vingt ans, les psycholinguistes étudient l'expression de l'émotion dans le langage et l'expression des émotions dans les différentes langues parlées par un sujet plurilingue. Souvent, les gens s'expriment dans une langue seconde d'une manière plutôt plate et froide, surtout s'il s'agit d'une langue apprise à l'école; ils n'ont pas appris à exprimer l'émotion dans cette langue, ou ils n'y ont pas investi leur vie affective. Aujourd'hui, l'exemple le plus frappant en est l'utilisation de l'anglais comme véhicule de communication internationale dans les affaires par des gens qui n'ont pas d'autres langues en commun.

Récemment, la linguiste A. Pavlenko a publié un livre consacré au thème de l'émotion et du multilinguisme. Il constitue la première tentative pour traiter ce sujet complexe. Pavlenko y résume la littérature scientifique relative à ces questions en psychologie et en linguistique, et fait en même temps appel à son expérience vécue : celle d'une Juive russe venue en Amérique du temps de l'Union Soviétique. Elle évoque deux thèmes principaux : la langue comme vecteur d'expression d'émotions, c'est-à-dire la manière dont les émotions sont ou ne sont pas exprimées par les sujets parlants selon le ton de la voix. Et la langue comme objet d'émotions, c'est-à-dire la signification affective des langues différentes parlées par les personnes bilingues et multilingues (A. Pavlenko, 2005).

On sait que la langue maternelle est capitale pour l'identité personnelle et sociale du sujet parlant. Elle sert à définir le groupe d'appartenance, et, en même temps, à en exclure les autres. « Il parle comme nous » est à peu près la même chose que « il est un de nous ». Et selon G. Steiner, c'est pourquoi il y a tant de langues dans le monde – quelques milliers, et pas une demi-douzaine, ce qui aurait été plus pratique (George, Steiner, 1992). Pavlenko constate que les gens expriment typiquement leurs émotions dans la langue maternelle, qui est pour cette raison « la langue du cœur », les langues secondes étant typiquement apprises dans une salle de classe ce qui les rend un peu mécaniques. Mais il peut arriver, selon elle, que les gens se « resocialisent » dans une langue seconde, suite à l'immigration notamment; alors la seconde langue peut devenir la « langue du cœur » ou du moins partager ce statut avec la langue maternelle. Dans ce cas-là, la langue seconde aura progressivement tendance à remplacer la langue maternelle comme langue principale du sujet parlant.

Pour soutenir sa thèse, Pavlenko évoque le cas d'auteurs américains issus de l'immigration soviétique ou d'Amérique latine qui ont commencé à écrire en anglais et ont vécu une « libération » affective des démons de leur passé. L'immigrant se hâterait de se dépouiller de sa langue maternelle afin de s'intégrer et de jouir des bienfaits de sa nouvelle société. Pavlenko analyse uniquement ce changement sous l'angle du gain et non de la perte. En cela, elle est peut-être influencée par l'idéologie de son nouveau pays d'adoption

où l'anglais rime, dans l'imaginaire, avec liberté et démocratie. À l'inverse, les gens peuvent rejeter leur langue maternelle pour des raisons émotionnelles. Elle cite l'exemple des Juifs allemands qui, ayant émigré aux États-Unis pendant les années du nazisme, rejettent l'allemand comme langue de l'Allemagne et de l'Autriche, pays qui les ont « trahis ». Pavlenko n'évoque pas la possibilité de rejeter une langue seconde, ce qui peut également arriver. Elle ne parle pas non plus de la signification affective des langues qu'on ne parle pas mais que l'on reconnaît. Ces langues ont souvent une forte charge émotionnelle, positive ou négative. Dans la nouvelle de Camus « La femme adultère », nous lisons : « Le chauffeur dit à la cantonade quelques mots dans cette langue qu'elle avait entendue toute sa vie sans jamais la comprendre » (Albert Camus, 1957 : 16). La femme dont il est question est algérienne française et elle a grandi en entendant l'arabe tous les jours, sans jamais devoir l'apprendre sous le régime colonial français, ce qui ne l'empêche pas d'éprouver des émotions en l'entendant parler. Ceux qui ont grandi ou qui vivent dans une ville comme Vancouver ont à peu près la même expérience avec le chinois: ils l'entendent dans les lieux publics de la ville tous les jours et, en voyage, ils peuvent sentir une certaine nostalgie lorsqu'ils entendent parler chinois dans la rue autre part dans le monde: Ces émotions ressenties ont un impact sur notre compétence linguistique. Deux aspects sont à prendre en compte pour saisir l'impact sur ces compétences linguistiques : le succès ou l'échec de l'apprentissage d'une langue seconde et la conservation ou l'usure de la langue maternelle. On pense peu à ces aspects dans la politique linguistique : le succès en ce qui concerne l'apprentissage d'une langue seconde dépend, dans une grande mesure, de la signification affective de la langue-cible. Si on déteste cette langue ou ceux qui la parlent, tous les efforts de l'enseignant, de l'institution scolaire et enfin de l'étudiant seront vains. Si la langue apprise n'a que très peu de signification affective pour l'étudiant, si elle n'est qu'une « matière » comme une autre, le succès ne sera probablement pas fulgurant. Pensez à toutes ces langues étrangères que les jeunes apprennent au secondaire, et qu'ils oublient si facilement par la suite. C'est le cas en Suisse, supposé pays des polyglottes ! Si la langue à apprendre possède une signification d'enrichissement personnel, de liberté et d'émancipation des carcans de la société d'origine (Pavlenko évoque volontiers les femmes japonaises apprenant l'anglais au Japon !), on peut espérer que l'étudiant atteindra une compétence supérieure.

La question de la conservation ou l'usure de la langue maternelle surgit dans le cas des migrants qui ont dû devenir bilingues pour vivre dans leur pays adoptif; la difficulté de conserver une langue d'origine, et plus encore, de la transmettre à leurs enfants, est bien connue chez les communautés immigrantes. Non seulement les enfants « oublient » facilement la langue de leurs parents et adoptent la langue de la rue, du quartier, de l'école, mais les parents tendent à l'« oublier » eux aussi : ils deviennent moins assurés, moins à l'aise dans leur langue d'origine, et plus compétents dans la langue du pays adoptif à force de la parler tous les jours, et ce, même avec leurs propres enfants. Les immigrants vivent une « resocialisation affective », selon Pavlenko, qui fait que la seconde langue finit par devenir la langue du cœur. Mais il y a plus. Les immigrants peuvent avoir honte de leur langue maternelle et admirer la langue seconde parce que c'est la langue de la réussite économique et sociale. Toute une gamme d'émotions traduit le rapport aux langues (maternelle, langue seconde et suivantes) : fierté, amour, mais aussi haine, honte et culpabilité. Cela renseigne sur la situation des langues dans des pays officiellement bilingues. On pense à la Belgique et au Canada, nations menacées d'éclatement politique à des degrés différents. On ne peut pas nier les émotions négatives dans ces deux pays à l'égard de la langue de « l'autre ». En Flandre, le français n'est pas aimé, et en Wallonie, on

apprend trop souvent le flamand à contrecœur ; et si certains Québécois sont résignés envers la position dominante de l'anglais dans le monde, l'hostilité des Canadiens anglais envers le français est parfois viscérale. En Suisse quadrilingue, la « paix linguistique » est respectée, mais les tensions existent ; les bilingues ne sont pas aussi nombreux que l'on croirait, et les trilingues ou quadrilingues sont assez rares.

La force des émotions est un facteur encore plus grand dans le cas des langues minoritaires. Le bilinguisme plus ou moins forcé des populations parlant une langue minoritaire comme le romanche en Suisse, par exemple, ou l'hongrois en Roumanie, résulte en une symbiose typique de la langue maternelle (minoritaire) et de la seconde langue. Cette dernière étant la langue économiquement rentable et donc, la langue du travail et des affaires, la langue maternelle est réduite au domaine de l'affectif, des rapports en famille et entre amis. Elle devient « langue du cœur » par excellence. Les sujets parlants sont fidèles à cette langue minoritaire, ou ils la « trahissent » en l'abandonnant. L'usure et la perte de la langue maternelle minoritaire conduit, selon Kress, qui a observé le phénomène en Bretagne, à une « alexithymie », c'est-à-dire, à une incapacité d'exprimer ses émotions dans une langue quelconque. Privée de la langue ancestrale, mal à l'aise dans la langue officielle (le français), la jeune génération se trouve sans « langue du cœur ». *Les langues minoritaires ne sont pas les seules à subir cet étrange sort ; il y a aussi de grandes langues qui, sur une partie de leur territoire, sont réduites, à la suite de certaines circonstances, à un statut de minorité : par exemple, l'allemand en Alsace, ou le français au Canada, la province du Québec mise à part* (Jean Jacques, Kress, 2001).

Prendre en considération tout cela pourrait accroître le succès et la prédictibilité de l'enseignement des langues; il faudrait comprendre ces conflits émotionnels sous-jacents chez les étudiants, tout au moins pour essayer de les désamorcer; l'éducateur et le législateur agissent souvent comme si on pouvait forcer des gens à apprendre une langue dont ils ne veulent pas. La langue, l'imaginaire linguistique, comme véhicules de la communication émotionnelle, sont inséparables de la culture et de la civilisation, et l'apprentissage de la langue est aussi une initiation à celles-ci. L'étude des langues comme objets d'émotions aura de plus en plus des conséquences importantes pour la politique linguistique et pour l'enseignement des langues dans divers pays bilingues ou multilingues d'une Europe interculturelle.

Bibliographie

- Allport, Gordon W., *Structura și dezvoltarea personalității*, București, EDP, 1991
Bateson, Gregory et al., *La nouvelle communication*, Paris, Seuil, 1981
Berne, Eric, *Analyse transactionnelle et psychothérapie*, Paris, Payot, 2001
Berne, Eric, *Des jeux et des hommes*, Paris, Stock, 1975
Berne, Eric, *Que dites-vous après avoir dit bonjour?*, Paris, Tchou, 2003
Bougnoux, Daniel, *Introducere în științele comunicării*, Iasi, Polirom, 2000
Camus, Albert, « La femme adultère » dans *L'exil et le royaume*, Paris, Gallimard Folio, 1957, p. 16.
Dolto, Françoise, *Tout est langage*, Paris, Carrère, 1989
Goffman, Erving, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974
Gogleaza, Dan, *Psihoterapia ca relatie a schimbarii individuale*, Iași, Polirom, 2002
Kress, Jean Jacques, « De la langue à l'émotion, histoire d'un traumatisme collectif », *Sciences Ouest* no. 179, 2001
Lassus, Rene, de, *Analiza tranzactională*, București, Ed. Teora, 2000
Mellier, Denis et al., *Vie émotionnelle et souffrance du bébé*, Paris, Dunod, 2002
Moscovici, Serge, *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984
Mucchielli, Alex, *Arta de a influența*, Iași, Polirom, 2002
Mucchielli, Alex, *Arta de a comunica*, Iasi, Polirom, 2005

Pavlenko, Aneta, *Emotions and Multilingualism*, Cambridge, CUP, 2005

Steiner, George, *After Babel: Aspects of language and translation*, second edition, Oxford, OUP, 1992.

Watzlawick, Paul, *La réalité de la réalité – confusion, désinformation, communication*, Paris, Seuil, 1978

Watzlawick, Paul, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1979